



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

0

COLLECTION

DES

AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE M. ^{*Jean Marie Napoléon Livié*} NISARD,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'ÉCOLE NORMALE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

STACE,
MARTIAL,
MANILIUS,

LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS,

GRATIUS FALISCUS,

NÉMÉSIANUS ET CALPURNIUS.

0

STACE,
MARTIAL,
MANILIUS,
LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS,
GRATIUS FALISCUS,
NÉMÉSIANUS ET CALPURNIUS;

ŒUVRES COMPLÈTES

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE.



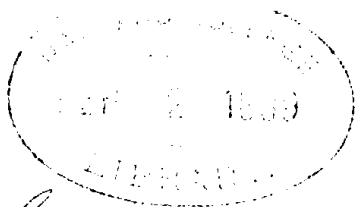
PARIS,

J. J. DUBOCHET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, N° 33.

1843.

2A39.147



Conelantius Fund,

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Le volume que nous publions se compose de deux parties très-distinctes. Dans la première figurent Stace et Martial ; la seconde est comme une bibliothèque de tous les poètes justement qualifiés de *poëtæ minores*, qui appartiennent à la latinité païenne, et qui ont laissé des ouvrages ou fragments d'ouvrages de quelque étendue. Aucun rapport sensible ne lie ces deux parties : quelque soin que nous ayons pris jusqu'ici, pour les volumes formés d'auteurs différents, de ne mettre ensemble que des ouvrages offrant d'intéressantes analogies, soit de matières, soit d'époque, il a bien fallu cette fois nous résigner à donner un volume disparate, où le nombre des auteurs compenserait les avantages d'une convenance qui d'ailleurs n'a jamais eu la rigueur scientifique.

Dans la première partie, le rapprochement de Stace et de Martial permet d'apprécier, sous le rapport littéraire, ce qu'étaient, au temps de Domitien, la poésie héroïque et la poésie légère ; l'une, venant après ce modèle incomparable de l'Énéide, que Stace qualifie de *divine*, quoiqu'il n'estimât guère moins la Thébàide ; l'autre, malgré un bon nombre de traits de mauvais goût, trouvant dans l'observation de certains vices de l'époque, ou de ceux qui sont communs à toutes les nations que l'excès de civilisation a corrompues, la matière de petits ouvrages à la fois ingénieux et naturels, malheureusement noyés parmi tant de pièces immondes qui blessent trop le sens moral pour qu'on ose y chercher un plaisir littéraire. Il y a d'ailleurs, dans Stace, toute une partie qui, au point de vue de l'histoire des mœurs romaines, ajoute aux peintures que nous en fait Martial ; ce sont les *Silves*, petit recueil d'improvisations poétiques sur des circonstances de la vie de l'auteur, sur ses amitiés, sur les mœurs de la cour de Domitien, qui expliquent et complètent, en beaucoup d'endroits, les piquantes annales de l'épigrammatiste.

La seconde partie, si l'on en excepte les *Églogues* de Calpurnius, est un recueil de poésies presque exclusivement didactiques, et sous ce point de vue la lecture en est intéressante pour faire apprécier dans quelle mesure les poètes latins ont mêlé les ornements de l'imagination aux notions spéciales et techniques. Le plus considérable est le poème de Manilius, du meilleur temps de la latinité, et où l'inexactitude et l'aridité des détails

qui appartiennent proprement à l'astronomie, sont compensées par l'intérêt des poétiques superstitions de l'astrologie. Dans le poème sur l'Etna, Lucilius Junior nous donne un aperçu des connaissances géologiques et météorologiques de son temps; Gratius Faliscus et Némésianus nous apprennent ce qu'était l'art de la chasse chez les Romains; Rutilius Numatianus, dans son Itinéraire des côtes de la Méditerranée, mêle à des détails géographiques des traits de mœurs dignes de remarque. Nous sommes loin de l'abondance de l'âge d'Auguste, et même de la facilité artificielle mais ingénieuse de l'âge suivant : et toutefois la lecture de ces poètes, la plupart mutilés, n'est pas sans fruit, à cause de ce bon sens, de cette sagesse dans les plans, de ce fonds de raison qui se font voir jusque dans les époques les plus stériles de la littérature latine.

Quant aux Églogues de Calpurnius, dans lesquelles nous comprenons celles qu'on attribue généralement à Némésianus, on sait que Fontenelle en faisait plus de cas que de celles de Virgile. Sans adopter ce jugement, qui prouve seulement que Fontenelle, auteur lui-même d'Églogues et de *Bergeries*, lesquelles sentaient plus la ville que les champs, avait intérêt à rattacher les traditions de cet art à un modèle qui devait rendre les comparaisons moins désavantageuses, on n'a aucune peine à reconnaître dans ces Églogues certaines qualités d'invention et de style qui en rendent la lecture agréable, outre que les différences mêmes qui les distinguent de celles de Virgile, en rendra toujours la lecture instructive pour quiconque voudra étudier, dans la suite de ses monuments, l'histoire de la grandeur et de la décadence de la poésie latine.

Les textes suivis par nous sont ceux de la *Collection Lemaire*.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

0

LUCILIUS JUNIOR.

NOTICE

SUR LUCILIUS JUNIOR.

Les opinions sur l'auteur de l'Etna sont extrêmement partagées. Ce poëme a été longtemps attribué à Virgile, par suite d'une tradition qui s'est conservée parmi les anciens commentateurs, et que les éditeurs qui l'ont publié avec ses œuvres ont adoptée sans examen. D'autres croyaient que cet ouvrage était de Claudien : en effet, on le trouve dans quelques manuscrits des poésies de Claudien, et cette circonstance seule aurait suffi pour accréditer une erreur causée par l'existence d'un poëme sur le mont Etna, qui fait partie des Idylles de cet auteur. Jules César Scaliger crut que l'Etna était une production de Quintilius Varus, l'ami de Virgile ; mais ce grand critique ne s'est pas expliqué sur les motifs de son opinion. Gaspard Barth attribue cet ouvrage à Manilius, à cause de plusieurs traits de ressemblance qui se trouvent entre l'Etna et les Astronomiques de Manilius ; mais ces rapports prouvent plutôt que l'auteur de l'Etna a été postérieur à Manilius, ou que ces deux poètes ont imité les mêmes originaux. Joseph Scaliger, dont l'opinion a été généralement adoptée, attribue ce poëme à Cornélius Sévérus, mort très-jeune sous Auguste. Il se fonde sur un passage d'une lettre de Sénèque (ép. LXXIX) (1), où ce philosophe cite une description de l'Etna par Cornélius Sévérus ; mais la manière même dont Sénèque parle de cette description n'indique nullement qu'elle fût le sujet d'un poëme particulier. Ainsi qu'Ovide et Virgile, qui ont donné, l'un dans ses Métamorphoses, l'autre dans l'Énéide, des descriptions de l'Etna, Sévérus peut en avoir fait entrer une dans son poëme sur la guerre de Sicile. Il devait même parler de cette montagne à l'occasion de la bataille qu'Auguste livra à Sextus Pompée, et pendant laquelle, selon le récit d'Appien, l'Etna vomit des flammes. En comparant le fragment sur la mort de Cicéron, qui est indubitablement de Cornélius Sévérus, avec le poëme sur l'Etna, on remarque dans le premier une diction facile et élégante ; dans le

¹ Morbo tuo daturus eras, etiam si nemo mandaret tibi, donec Etnam describas in tuo carmine, et hunc solemnem omnibus poetis locum attingas quem quo minus Ovidius tractaret nihil obstitit quod jam Virgilius impleverat ; ne Severum quidem Corneliū uterque deterruit.

second, on reconnaît plutôt un philosophe qu'un poète : ce morceau est écrit d'un style concis, coupé et peu coulant. Quelques expressions prouvent qu'il n'est pas du siècle d'Auguste, et l'on y remarque différentes allusions qui indiquent qu'il a été écrit du temps de Claude et de Néron. Au vers 290, il est question d'un triton donnant du cor, machine hydraulique inventée sous Claude (Suét. *Claude*, 21). Peu après, le poète parle de l'orgue hydraulique placé dans les théâtres : cet instrument ne fut employé dans les spectacles que du temps de Néron (Suét. *Nér.* 41, 54 ; Sénèq. ép. xciv).

La question relative au véritable auteur de l'Etna reste donc encore indécise. La lettre de Sénèque que nous avons citée indique que son ami Lucilius Junior, qui était procureur de la Sicile, et auquel il adressa, outre ses lettres, son ouvrage *sur la Providence*, ainsi que ses *Questions naturelles*, devait donner une description de l'Etna. Il est vrai que le passage de Sénèque ne prouve pas que cette description devait former un poëme particulier ; il paraît, au contraire, que Lucilius se proposait de chanter tout ce que la nature offre d'extraordinaire en Sicile ; mais une lecture attentive des ouvrages de Sénèque permet de supposer que Lucilius changea ensuite de plan, qu'il divisa ce grand sujet en plusieurs poèmes détachés, et réserva le mont Etna pour un poëme à part, qu'il ne publia qu'après la mort de Sénèque. On voit, par les épîtres de celui-ci, que son ami s'occupait de préférence de l'étude de la physique, et qu'il aimait la philosophie d'Épicure. L'auteur de l'Etna est, en effet, plus philosophe que poète ; il parle avec mépris des fictions que se permettent les poètes ; il examine avec soin les causes de l'éruption du volcan. Dans une de ses lettres, Sénèque avait demandé à son ami s'il était vrai que la masse de l'Etna diminuait insensiblement ; l'auteur de la description de l'Etna a l'air de répondre à cette question dans les vers 363 et suivants. Au reste, une lecture attentive de ce poëme fait voir que l'auteur était très-familiarisé avec les ouvrages de Sénèque.

(SCHÖELL, *Hist. de la litt. lat.*)

LUCILIUS JUNIOR.

L'ETNA.

L'Etna, les flammes qui jaillissent de ses profondes cavernes, les causes de ces violents embrasements qui portent, avec un bruit sourd et effrayant, la désolation et le ravage dans les régions voisines, tel sera le sujet de mes vers. Apollon, soit que vous habitiez dans la ville de Xanthe, soit que vous ayez préféré le séjour de Délos ou celui de Delphes, secondez-moi, inspirez-moi vos chants divins : venez, et que les Muses, favorables à mon entreprise, accourent avec vous de la fontaine de Piérie. Sous la conduite d'Apollon, on marche bien plus sûrement dans des routes inconnues.

Quel mortel ne connaît pas les merveilles de l'âge d'or, et le règne pacifique de Saturne ? Siècle heureux, où il n'était pas besoin d'ensemencer la terre, ni d'empêcher les mauvaises herbes de nuire au bon grain ! Les greniers s'emplissaient tous les ans de moissons abondantes ; le vin coulait de lui-même du fruit de la vigne ; l'huile, de l'olivier ; et le miel, des feuilles des arbres. Les hommes, charmés du séjour de la campagne, ne pensaient pas à se rassembler dans les villes. Personne aujourd'hui ne sait mieux l'histoire de son siècle que celle de ces temps reculés. Qui n'a pas chanté l'antique expédition des Argonautes dans la Colchide ? qui n'a pas déploré le sort de Troie réduite en cendres par les Grecs,

la triste destinée d'Hécube et la mort de ses enfants ? Qui ignore le crime devant lequel recula l'astre du jour, l'histoire des dents semées par Cadmus, la perfidie et les parjures de Thésée ; les plaintes d'Ariadne abandonnée sur un rivage désert ; enfin tout ce que la fable a publié des antiques forfaits ?

Une nouvelle carrière s'ouvre devant moi, et je ne crains pas d'y entrer. Je vais chanter les formidables agitations de l'Etna, la source des flammes qui sortent sans cesse de son sein, la cause qui lui fait vomir, avec un horrible bruit, des masses embrasées, lesquelles portent des torrents de feu dans tous les environs. Tel est le dessein de ce poëme.

D'abord ne nous laissons pas séduire par les fictions des poëtes, qui prétendent que l'Etna est la demeure d'une divinité, que le feu qui sort avec impétuosité de ses abîmes est le feu même de Vulcain, et que c'est ce dieu qui fait retentir les cavernes de la montagne, quand il travaille avec ardeur à quelque ouvrage. De si basses occupations sont indignes des dieux ; tranquilles dans l'Olympe où ils règnent, ils ne s'amuse pas à exercer les vils métiers de nos artisans.

Une autre fable des poëtes fait de cette montagne la forge des Cyclopes, qui, d'un bras vigoureux frappant leurs enclumes en cadence, y fa-

LUCILII JUNIORIS (VULGO CORNELII SEVERI)

ÆTNA.

Ætna mihi, ruptique cavis fornacibus ignes,
Et quæ tam fortes volvant incendia caussæ;
Quod fremat imperium, quid raucos torqueat æstus,
Carmen erit : dexter venias mihi carminis auctor,
Sen te Xanthos habet, seu Delos gratior illa,
Sive tibi Pytho est potior; tecumque faventes
In nova Pierio properent a fonte sorores
Vota : per insolitum Phœbo duce cautius itur.
Aurea securi quis nescit sæcula regis?
Quum domitis nemo cererem jactaret in arvis,
Venturisque malas prohiberet frugibus herbas;
Annua sed saturæ complerent horrea messes,
Ipse suo flueret Bacchus pede, mellaque lentis
Penderent foliis, et pingui Pallas oliva,
Secretos omnes ageret quum gratia ruris.
Non cessit cuiquam melius sua tempora nosse.

Ultima quis tacuit juvenum certamina Colchos?
Quis non Argolico dellevit Pergamon igni
Impositam, et tristem natorum funere matrem,
Aversumve diem, sparsumve in semina dentem?
Quis non perjuræ doluit mendacia puppis,
Desertam vacuo Minoida littore questus?

Quidquid in antiquum jactata est fabula crimen?

Fortius ignotas molimur pectore curas :

Qui tanto motus operi, quæ caussa pereuntes

Explicet in densum flammæ, eructet ab imo

Ingenti sonitu moles, et proxima quæque

Ignibus irriguis urat : mens carminis hæc est.

Principio, ne quem capiat fallacia vatum,

Sedes esse Dei, tumidisque e faucibus ignem

Vulcani ruere, et clausis resonare cavernis

Festinantis opus ; non est tam sordida Divis

Cura, neque extremas jus est demittere in artes

Sidera ; seducto regnant sublimia cœlo

Illa, neque artificum curant tractare laborem.

Discrepat a prima facies hæc altera vatum.

Illis Cyclopas memorant fornacibus usos,

Quum super incudem numerosa in verbera fortes

briquaient à grands coups de marteau la foudre destinée au bras de Jupiter. Toute fiction sans fondement est indigne de la poésie.

Une autre fable, aussi téméraire, attribue l'éternel embrasement de l'Etna à l'audacieuse entreprise de Phlégra : des géants, pleins d'une audace criminelle, voulurent chasser les dieux du ciel, détrôner Jupiter, se saisir de lui, et donner des lois à l'Olympe. Semblables aux autres hommes par la partie supérieure de leur corps, ces monstres avaient une queue de serpent couverte d'écailles, et qui formait des replis tortueux. Ils entassent montagne sur montagne, Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa, afin de pouvoir porter la guerre jusque dans le ciel même, qu'ils s'efforcent d'escalader à l'aide de ces montagnes amoncelées. Ces guerriers sacrilèges menacent de près les astres étonnés. Jupiter appelle au combat tous les dieux du ciel, et sa main, armée de la foudre, dissipe en un moment les ténèbres, en y faisant briller la flamme des éclairs. Les géants s'avancent en poussant de grands cris. Le père des dieux et des hommes fait retentir son tonnerre, dont le bruit est encore augmenté par celui des vents furieux qui se livrent un combat acharné. La foudre fend à chaque instant les nues épouvantées. Toutes les puissances célestes courent aux armes; Mars et tous les dieux sont transportés de fureur; la crainte est répandue partout. Jupiter lance ses armes terribles, et, d'une main victorieuse, renverse les montagnes; ces remparts formidables, élevés contre la puissance céleste, tombent, et dans leur chute entraînent

les ennemis, que la Terre, leur mère, cherche en vain à ranimer. Cette victoire rend la paix à l'univers; Bacchus revient triomphant dans le ciel, si glorieusement défendu par les immortels. Jupiter précipite sous le mont Etna Encelade, expirant dans la mer de Sicile. C'est là qu'accablé sous le poids énorme de cette montagne, il vomit de sa bouche enflammée des torrents de feu. Telle est la liberté que se sont donnée les poètes dans leurs fictions : c'est par ces mensonges qu'ils ont cherché à se rendre célèbres. La plupart des sujets qu'ils chantent n'ont pas plus de réalité que ceux qu'on voit représentés sur la scène : ils ont vu les enfers et les ombres errantes dans le sombre royaume de Pluton. Ils ont imaginé un fleuve du Styx, et un chien à trois têtes. Ils ont étendu Tityus sur un espace de sept arpents; ils vous font souffrir, ô Tantale, une soif ardente au milieu d'un étang plein d'eau. Ils chantent aussi la justice que vous rendez aux enfers, ô Minos; et vous aussi, Éaque. Ils font tourner la roue d'Ixion, et peuplent la terre de choses qu'elle sait bien ne point contenir dans ses entrailles. Pour eux, ce n'est pas assez de ces lieux souterrains; ils élèvent leurs fictions jusqu'aux divinités célestes, et ils ne craignent pas de porter leurs regards curieux jusque dans le ciel, si éloigné de nous. Ils connaissent les guerres des dieux, ils pénètrent le mystère de leurs intrigues amoureuses; ils savent combien ils ont emprunté de formes diverses pour satisfaire leurs désirs; ils ont vu Jupiter enlever Europe sous la forme d'un taureau, tromper Leda sous celle d'un cygne,

Horrendum magno quaterent sub pondere fulmen,
Armarentque Jovem; turpe est sine pignore carmen. 40
Proxima vivaces Ætnæi verticis ignes
Impia sollicitat Phlegæis fabula castris.
Tentavere, nefas, olim detrudere mundo
Sidera, captivique Jovis transferre Gigantes
Imperium, et victo leges imponere celo. 45
His natura sua est alvo tenus; ima per orbes
Squameus intortos sinuat vestigia serpens.
Construitur magnis ad prælia montibus agger;
Pelion Ossa terit, summus premit Ossan Olympus
Jam coacervatas nituntur scandere moles, 50
Impius et miles metuenda cominus astra
Provocat infestus : cunctos ad prælia Divos
Jupiter e cælo mittit, dextramque corusca
Armatus flamma removel caligine mundum.
Incursant vasto primum clamore Gigantes. 55
Hic magno tonat ore pater, geminantque favente
Undique discordes comitum simul agmine venti;
Densa per attonitas rumpuntur fulmina nubes.
Quin et in arma ruit quæcumque potentia Divum;
Jam Mars sævus erat, jam cætera turba Deorum. 60
Stant utrimque metus; validos tum Jupiter ignes
Increpat, et jacto proturbat fulmine montes.
Ullinc devecta verterunt terga ruina

Infestæ Divis acies, atque impius hostis
Præceps cum castris agitur, materque jacentes 65
Impellens victos : tum pax est reddita mundo,
Tum Liber celsus venit per sidera cæli,
Defensique decus mundi nunc redditur astris.
Gurgite Trinacrio morientem Jupiter Ætna
Obruit Enceladum, vasti qui pondere montis 70
Æstuat, et patulis exspirat faucibus ignes.
Hæc est mendosæ vulgata licentia famæ. X
Vatibus ingenium est; hinc audit nobile carmen.
Plurima par scenæ rerum est fallacia : vates 75
Sub terris nigros viderunt carmine Manes,
Atque inter cineres Ditis pallentia regna;
Mentiti vates Stygias undasque canesque.
Hi Tityon septem stravere in jugera fœdum :
Sollicitant stagno te circum, Tantale, pleno,
Sollicitantque siti : Minos, tuaque, Æace, in umbris 80
Jura canunt, idemque rotant Ixionis orbem,
Quidquid et interius falsi sibi conscia terra est.
Non est terra satis, speculantur numina Divum,
Nec metuunt oculos alieno admittere cælo.
Norunt bella Deum, norunt abscondita nobis 85
Conjugia, et falsa quoties sub imagine peccent,
Taurus in Europen, in Ledam candidus ales,
Jupiter ut Danaæ pretiosus fluxerit imber. X

et séduire Danaé sous l'image d'une pluie d'or. On doit pardonner cette licence aux poètes. Mais moi, renfermé dans les bornes de la vérité, je m'attacherai à découvrir la cause des incendies du mont Etna, et la source des feux toujours nouveaux qui l'embrasent.

Le globe terrestre, à le considérer dans cette vaste étendue que baignent les eaux de la mer, n'est point partout également solide; la terre a des ouvertures de toutes parts; elle est pleine de cavités; de petits canaux sillonnent ce vaste corps, comme les veines celui des animaux. Les eaux, qui lui tiennent lieu de sang, circulent dans ses conduits souterrains, et il s'y forme aussi des vents qui s'y distribuent de la même manière. La vaste matière dont est fait le monde n'a certes pas été autrefois divisée en mer, en terre et en ciel, de telle sorte que le ciel ait occupé le lieu le plus élevé, la mer la seconde place, et la terre le lieu le plus bas; mais cette matière, plus pesante, forma de nombreuses cavités; et comme des pierres inégales qu'on jette au hasard ne se touchent pas dans toutes leurs parties, ainsi la terre, au sein de laquelle il est resté des vides, se trouve coupée par de petits canaux, qui l'empêchent de se rejoindre et de se resserrer. Soit qu'il en ait toujours été ainsi dès l'origine du globe, ou que l'air, se trouvant enfermé dans son sein, se soit ouvert des routes pour s'en échapper; soit que l'eau qui y coule continuellement l'ait miné peu à peu, et en ait creusé les parties qui s'opposaient à son passage; ou qu'enfin la matière solide ait été consumée par le feu emprisonné dans la terre, et qu'ainsi il se soit

fait jour pour en sortir, ou que tout ce qu'elle contient ait été dans une guerre continuelle; ce n'est point ici le lieu d'en chercher la cause; il suffit que l'effet soit certain. Qui pourrait douter qu'il n'y ait de ces sortes de cavités dans la terre, puisqu'on voit sortir de ses gouffres des fontaines et des torrents, qui certainement ne sont point formés de petits ruisseaux, ni de quelques gouttes d'eau éparses çà et là, mais qui ont dû nécessairement trouver leur source dans un amas considérable d'eau? Car il y a de grands fleuves qui, après avoir coulé sur la terre, ont entièrement disparu et furent engloutis dans ses abîmes, ou qui, après y avoir séjourné longtemps, sont venus reparaitre dans des régions lointaines, où l'on ne s'attendait pas à les revoir. Que si la terre a des cavernes qui contiennent des fleuves cachés dans son sein, il est constant aussi qu'elle a plusieurs canaux par où sortent les ruisseaux et les fontaines: elle n'est donc pas partout également solide; et s'il y a des fleuves qui se précipitent dans des gouffres et qui reparaissent ensuite, si même il en sort dont on n'avait pas jusque-là soupçonné l'existence, il n'est pas surprenant que la terre ait aussi comme des soupiraux destinés à faire sortir l'air qui est renfermé dans ses abîmes. Quiconque voudra se convaincre de ces vérités n'a qu'à parcourir la terre des yeux; elle en fournit des preuves certaines. Dans beaucoup d'endroits, il y a de grands gouffres où plusieurs arpents du sol sont engloutis; et quand on les considère de loin, l'on ne voit que de vastes ouvertures d'une profondeur et d'une obscurité immenses. On trouve de même dans

Debita carminibus libertas ista, sed omnis
In vero mihi cura: canam quo fervida motu 90
Æstuet Ætna, novosque rapax sibi congerat ignes.
Quacumque immensus terræ se porrigit orbis,
Extremique maris curvis inciogitur undis,
Non totum est solidum, deficit namque omnis hiatus.
Secta est omnis humus, penitusque cavata latebris, 95
Exiles suspensa vias agit; utque animantis
Per tota errantes percurrunt corpora venæ,
Ad vitam sanguis, omnis qua comineat isdem
Terra foraminibus conceptas digerit auras.
Scilicet haud olim diviso corpore mundi 100
In maria, ac terras et sidera, sors data cælo
Prima, sequuta maris, deseditque intima tellus,
Sed totis rimosa cavis, et qualis acervus
Exsilit imparibus jactis ex tempore saxis,
Ut crebro introrsus spatia vacuata corymbos 105
Pendeat in sese: simili quoque terra figura
In tenues laxata vias, non omnis in arcum,
Nec stipata coit: sive illi caussa vetusta est,
Nec nata est facies; seu liber spiritus intra
Effugiens molitur iter; seu lymphæ perenni 110
Edit humum lima, furtimque obstantia mollit;
Aut etiam inclusi solidum exedere vapores,

Atque igni quæsita via est; sive omnia certis
Pugnare locis; non est hic caussa docenda,
Dum stet opus causæ. Quis enim non credat inanes 115
Esse sinus, penitus tantos erumpere fontes
Quum videt, ac torrentem imo se emergere hialu?
Non ille ex tenui, vacuoque agat aucta necesse est
Confluvia, et raptis arcessat ea undique ab undis,
Sed trahat ex pleno, quo fontem contrahat, amne; 120
Flumina quin etiam latis currentia rivis
Occasus habuere suos: aut illa vorago
Derepta in præceps fatali condidit ore;
Aut occulta fluunt tectis adoperta cavernis, 125
Atque inopinatos referunt procul edita cursus.
Quod si diversos emittat terra canales,
Hospitium fluviorum, haud semita nulla profecto
Fontibus, et rivis constat via; pigraque tellus
Conferta in solidum segni sub pondere cessat. 130
Quod si præcipiti conduntur flumina terræ,
Condita si redeunt, si qua etiam incondita surgunt,
Haud mirum, clausis etiam si libera ventis
Spiramenta latent: certis tibi pignora rebus
Atque oculis hæsuræ tuis dabit ordine tellus. 135
Immensos plerumque sinus, et jugera pessum
Intercepta licet, densæque abscondita nocti

les forêts des antres très-profonds, que les bêtes féroces découvrent en se creusant des retraites; on n'en connaît point les issues, et l'eau qui y coule ne les remplit jamais : preuve certaine qu'il y a des souterrains qu'on ne connaît point. C'est ainsi qu'il faut saisir par le raisonnement ce qui ne tombe pas sous les sens, et établir la vérité des choses cachées par l'évidence de celles qu'on connaît. En effet, plus le feu est naturellement vif et léger, plus il a d'impétuosité lorsqu'il est enfermé, et plus il donne de violentes secousses pour briser ses liens et rompre les digues qui le retiennent. Toutefois il ne cherche pas à se faire jour par les voies les plus difficiles, mais il se détourne vers celles où la résistance est moindre, et la flamme en serpentant s'ouvre un passage du côté le plus facile à pénétrer. De là ces tremblements du globe, qui arrivent lorsque l'air resserré dans ses cavités l'ébranle, et met en mouvement la matière qui était auparavant immobile. Si la terre était partout solide, et qu'elle ne renfermât point de gouffres, elle ne nous donnerait le spectacle d'aucun de ces prodiges qui nous étonnent, et elle demeurerait comme une lourde masse, assise sur une base inébranlable.

Croire que ces merveilles de la nature s'opèrent dans des cavités voisines de la superficie de la terre, et que là s'alimentent ces feux qui en sortent avec tant de violence, c'est se tromper, et n'en avoir pas encore pénétré la véritable cause. En effet, dès que les gouffres qui touchent à la superficie du sol ont des ouvertures, le feu et les vents y sont tranquilles et sans au-

cun mouvement. Car telle est la nature du vent : dès qu'il a un libre cours, et qu'il ne se trouve point emprisonné dans des antres souterrains, il ne produit aucun effet, aucune de ces secousses si redoutables. Pour qu'il arrive un tremblement de terre, il faut que le vent soit comprimé dans des cavernes sans issue. Mais lorsqu'il se trouve ainsi pressé, il s'agite, il frémit, et, de concert avec les autres vents qui se glissent dans ces cavités par les ouvertures qui sont à la surface, il produit ces grandes secousses qui menacent d'une ruine prochaine les fondements de la terre et les villes ébranlées : aussi, si l'on peut croire que le monde doit jamais rentrer dans le chaos, ce ne peut être que par de semblables catastrophes.

Telle est donc la nature de la terre, qu'elle est entrecoupée d'abîmes et de veines profondes. L'Etua en est une preuve, et rend cette vérité tout à fait vraisemblable. Les causes de tout ce qui arrive de merveilleux dans cette montagne ne resteront point cachées, si l'on veut me suivre : elles frapperont tous les yeux, et prouveront la vérité de ce que j'ai dit. Elle présente de tous côtés de larges et d'effrayantes ouvertures, et de vastes abîmes. Là elle se resserre elle-même, et absorbe, pour ainsi dire, le terrain qui s'élève. Ailleurs un nombre infini de rochers s'opposent à l'action des feux souterrains, et causent un fracas épouvantable dans l'intérieur de la montagne : les uns sont attachés et comme enchaînés au milieu des autres; une partie de ces rochers paraît avoir été vaincue par les flammes, et l'autre avoir servi d'appui et de passage au feu;

Prospectare procul; chaos ac sine fine ruinæ.
Cernis et in silvis spatiosa cubilia retro,
Antraque demissis pedibus effossa latebris;
Incomperta via est operum; tantum influit intra : 140
Argumenta dabunt ignoti vera profundi.
Tu modo subtiles, animo duce, percipe curas,
Occultamque fidem manifestis adstrue rebus.
Nam quo liberior, quoque est animosior ignis,
Semper et inclusus, nec vectus, sævior illa 145
Sub terra, penitusque moveus; hoc plura necesse est
Vincla magis solvat, magis hoc obstantia pellat.
Nec tamen in rigidas exit contenta canales
Vis animæ; flamma avertit qua proxima cedunt,
Obliquumque secat, qua visa tenerrima caula est. 150
Hinc terræ tremor, hinc motus; ubi densus hiatus
Spiritus exagitat venas, cessantique urget.
Quod si spissa foret, solidoque instaret inane,
Nulla daret miranda sui spectacula tellus,
Pigraque et in pondus conferta immobilis esset. 155
Sed summis si forte putas concedere caulis
Tantum opus, et summis alimentum viribus oris,
Quæ valida in promptu cernis, validosque recessus;
Falleris, et nondum certo tibi lumine res est.
Namque illud, quocumque vacat specus omnis hiatus, 160

Est reses introitu; solvunt se, adituque patenti
Conversæ languent vires, animosque remittunt.
Quippe ubi, contineant ventos quæcumque morantes
In vacuo desunt, cessat, tantumque profundi
Explicat errantes, et in ipso limite tardat. 165
Angustis opus est turbare in faucibus illos :
Fervet opus, densique fremunt, premitturque ruina
Nunc furtim Borea atque Noto, nunc unus uterque.
Hinc venti rabies, dum sævo quassa meatu
Fundamenta solo trepidant, urbesque caducæ. 170
Inde, neque est aliud, si fas est credere, mundo
Venturam antiquam faciem, veracius omen.
Hæc primo quum sit species, naturaque terræ,
Introrsus cessante solo, trahit undique venas :
Ætna sui manifesta fides, et proxima vero est. 175
Non illic, duce me, occultas scrutabere causas;
Occurrent oculis ipsæ, cogentque fateri :
Plurima namque patent illi miracula monti.
Hinc vasti terrent aditus, merguntque profundo;
Corrigit hinc artus, penitusque quod exigit ultra : 180
Hinc spissæ rupes obstant, discordiaque ingens
Inter opus; vectant aliæ mediasque coercent,
Pars igni domitæ, pars ignes ferre coactæ
Ut major species Ætnæ succurrat inanis :

en sorte qu'il semble que l'Etna n'est plein de cavités que pour nous présenter au dehors un spectacle plus imposant et plus beau. Tel est le théâtre de tant de prodiges surprenants : prodiges qui enflamment maintenant celui qui les retrace du désir d'en rechercher la véritable cause, bien éloignée de ces causes frivoles et fabuleuses. Les feux qui s'élancent de tous côtés nous forceront de reconnaître les vérités qu'ils enseignent : on serait même tenté de considérer de près les phénomènes de cette montagne, si l'on pouvait en approcher. Mais les flammes, qui sont comme les gardiennes de l'Etna, en défendent l'accès; et la main divine qui produit ces merveilles ne veut point de témoins. Elle ne nous permet de les voir que de loin.

Nous ne saurions douter, en effet, que quelqu'un ne gouverne l'Etna dans ses abîmes, ou qu'un ouvrier admirable ne préside à des effets si surprenants. L'Etna vomit des tourbillons de sable brûlé; des masses enflammées en sortent avec fureur; il est bouleversé jusque dans ses fondements; tantôt toute la montagne retentit d'un bruit effroyable, tantôt les flammes en sont mêlées d'une matière noire qui les obscurcit. Jupiter lui-même admire de loin ces embrasements; et, craignant que les géants ne songent à recommencer une guerre déjà éteinte, ou que Pluton, mécontent de son partage, ne veuille échanger les enfers contre le ciel, il retient la terre comprimée sous sa main. Des monceaux de rochers mêlés de sable, qui ne se soulèveraient pas d'eux-mêmes, et qui tombent si quelque force ne les tient suspendus, se détachent de la montagne, et roulés au fond de l'abîme par les tourbillons du

vent, y tournent sur eux-mêmes, et y causent ces embrasements dont l'explosion est attendue. Le vent, en ranimant l'air et le feu, leur donne une activité qu'ils n'avaient pas. Car le feu n'est pas toujours actif ni violent au même degré; sa propriété est d'être rapide et dans un mouvement perpétuel; mais il a besoin de secours pour éclater, et pousser dehors les corps qui sont dans la terre. C'est le vent qui lui donne cette violence à laquelle il obéit, et qu'il n'a pas naturellement; c'est sous ce chef puissant qu'il combat, qu'il est grand et souverain.

Après avoir montré les causes des incendies de l'Etna et fait connaître la composition de cette montagne, de quelle manière le vent s'y introduit, et quels sont les aliments de la flamme qui en sort, je vais dire pourquoi ces feux cessent tout d'un coup, et comment un profond silence succède à des mugissements effroyables. Cette œuvre est immense, mais féconde, et un prix digne de ce travail récompensera les efforts qu'il aura coûtés. C'est pour l'homme un grand avantage de ne pas voir seulement des yeux, comme les animaux, les merveilles de la nature; de n'être point comme eux courbé vers la terre, et occupé du seul soin du corps; mais de pouvoir pénétrer les causes de ce qui arrive, d'en approfondir les plus cachées; de s'attacher aux objets les plus sublimes, de porter la vue jusque dans le ciel, de connaître la nature et le nombre des éléments, et de savoir si leur dissolution n'entraînera pas la ruine entière de l'univers, si le cours des siècles doit toujours durer, si les liens qui font subsister la machine du monde seront éternels; quel est le mouvement du soleil; de combien

Hæc illis sedes, tantarumque area rerum est. 185
Nunc opus artificem incendit, caussamque reposcit,
Non illam parvi aut tenuis discriminis; ignes
Mille sub exiguo ponent tibi tempore veras
Res, oculique duces certo rem credere cogent.
Quin etiam tactu moneant contingere toto, 190
Si liceat; prohibent flammæ, custodiaque igni
Illi operum est; arcent aditu, divinaque rerum
Cura sine arbitrio est; eadem procul omnia cernis.
Nec tamen est dubium, penitus quis torqueat Ætnam,
Aut quis mirandus tantæ faber imperet arti. 195
Pellitur exustæ glomeratus nimbus arenæ,
Flagrantes properant moles, voluntur ab imo
Fundamenta, fragor tota nunc rumpitur Ætna;
Nunc fusca pallent incendia mixta ruina.
Ipse procul magnos miratur Jupiter ignes, 200
Neve sepulta novi surgant in bella Gigantes,
Neu Ditem regni pudeat, neu Tartara celo
Vertat; in occulto tantum premit omnia dextra.
Congeries operis saxorum, et putris arena
(Quæ nec sponte sua saliant, nec corporis ullis 205
Sustentata cadunt robusti viribus) omnis
Exigitur; venti sursum vada vortice sævo

In densum congesta rotant, voluntque profundo.
Hac caussa expectata ruunt incendia montis;
Spiritus inflatis molen, languentibus aer. 210
Non propera est igni par et violentia semper:
Ingenium velox illi, motusque perennis;
Verum opus auxilio est, ut pellat corpora: nullus
Impetus est ipsi; qua spiritus imperat, audit. 214
Nunc princeps magnusque, sub hoc duce, militat ignis.
Nunc quoniam in promptu est operis natura, solique,
Una ipsi et venti, quæ res incendia pascit;
Quum subito cohibetur, inest quæ caussa silenti,
Subsequar. Immensus labor est, sed fertilis idem;
Digna laborantis respondent præmia curis. 220
Non oculis solum pecudum miranda tueri
More; nec effusis in humum grave pascere corpus;
Nosse fidem rebus, dubiasque exquirere causas,
Sacra perurgentem, capitique attollere corum;
Scire quot et quæ sint magno natalia mundo 225
Principia; occasus metuunt, an sæcula pergent,
Et firma æterno religata est machina vinco;
Solis scire modum, et quanto minor orbita lunæ est;
Hæc brevior cur bissepos cita pervolet orbis,
Annus ille meet; quæ certo sidera currant 230

l'orbite de la lune est plus petit que celui de cet astre ; pourquoi celle-ci se hâte de parcourir la terre douze fois en un an , pendant que le soleil ne la parcourt qu'une seule fois ; quelles sont les étoiles qui tournent d'un mouvement régulier , et celles qui errent dans le ciel ; dans quel ordre le soleil et la lune parcourent les douze signes du zodiaque , et quelles lois ils suivent dans ce mouvement ; pourquoi la lune , quand on la voit pâlir au sein des nuages qui l'environnent , annonce la pluie ; quelle cause la fait parfois rougir , et comment le soleil perd de son éclat ; pourquoi l'année est divisée en plusieurs saisons , pourquoi le printemps fait place à l'été , l'été à l'automne , et l'automne à l'hiver , qui recommence un nouveau cercle de saisons se succédant l'une à l'autre ; de connaître la constellation de l'ourse , et les comètes qui présagent toujours quelque triste événement ; de quel feu brillent l'étoile du soir , l'étoile du matin et celle du bouvier ; comment la planète de Saturne est l'indice de la lenteur , et celle de Mars de l'humeur guerrière ; de connaître la saison et l'art de la navigation ; de prédire les mouvements célestes , ce qu'annonce le lever d'Orion , et le coucher de la canicule. Enfin c'est un plaisir vraiment divin d'étudier les merveilles du monde , de les distinguer toutes par leurs propriétés , et de ne pas les laisser confondues et comme ensevelies dans la masse commune. Mais le premier soin de l'homme doit être d'étudier la terre , et de remarquer ce que la nature y a mis de plus digne de notre admiration ; la terre nous intéresse bien plus que la connaissance des astres. Quelle espérance , en effet , peuvent avoir les hommes de connaître le ciel ? Qu'y a-t-il de plus insensé que de vouloir parcourir le royaume de Jupiter ,

dont on ne connaît point les routes , et de négliger , par une paresse condamnable , les merveilles que nous avons sous nos yeux ? Nous nous tourmentons , malheureux que nous sommes , pour des bagatelles , et nous en faisons un sujet de travail , afin de nous payer ainsi de nos peines ; et les arts qui nous conduisent à la connaissance du vrai sont négligés honteusement , comme quelque chose de vil , et dont on ne peut attendre aucun profit. Les laboureurs ne se donnent point de relâche dans la culture de leurs champs ; ils s'endurcissent à ce travail ; l'expérience leur apprend à quel usage chaque terre est bonne : l'une convient mieux au blé , et l'autre à la vigne ; celle-ci est plus propre à produire des platanes , et celle-là des herbes ; les pâturages viennent mieux ici , et là les forêts ; il faut planter les oliviers dans un terrain aride ; l'orme se plaît dans un terrain moins sec et plus vigoureux : ils se tourmentent l'esprit et le corps dans l'unique soin de recueillir de riches moissons , de faire des vendanges abondantes , et de remplir leurs greniers d'un énorme amas de foin. C'est ainsi que , toujours avides , nous nous livrons encore à d'autres travaux , qui nous paraissent plus lucratifs que ceux-là ; nous fouillons les entrailles des montagnes , pour y trouver des mines d'or ou d'argent ; nous appliquons le fer et le feu à la terre pour en arracher ce métal : libres de ces soins frivoles , nous devrions , au contraire , consacrer cette ardeur à acquérir des connaissances plus dignes de l'homme ; ce sont là les fruits dont l'esprit doit se nourrir ; une belle récompense paye nos efforts , c'est de savoir ce que la terre a de caché dans son sein , de ne rien ignorer de tout ce qui s'y fait , de pouvoir rendre raison des frémissements de l'Etna , de connaître le

Ordine, quæve suo careant incondita cursu;
Scire vices etiam signorum et tradita jura;
Nubila cur cælo terræ denuntiet imbres,
Quo rubeat Phœbe, quo frater palleat igne;
Tempora cur variant anni, ver, prima juventa, 235
Cur æstate perit, cur æstas ipsa senescit,
Autumnoque obrepit hiems et in orbe recurrit;
Axem scire Helices, et tristem nosse cometen,
Lucifer unde micet, quæve Hesperus, unde Bootes;
Saturni cur stella tenax, cur Martia pugnax; 240
Quo rapiant nautæ, quo sidere lintea tendant,
Scire vias maris, et cœli prædicere cursus;
Quo volet Orion, quo Sirius incubet index;
Et quæcumque jacent tanto miracula mundo,
Non digesta pati, nec acervo condita rerum, 245
Sed manifesta notis certa disponere sede
Singula, divina est animi ac jucunda voluptas.
Sed prior hæc hominis cura est dignoscere terram,
Et quæ hujus miranda tulit natura notare;
Hæc nobis magis affinis cælestibus astris. 250
Nam quæ, mortales, spes est, quæ amentia major,

In Jovis errantem regno perquirere velle,
Tantum opus ante pedes transire et perdere segnes?
Torquemur miseri in parvis, premimurque, labores
Ut sese pretio redimant, verumque professæ, 255
Turpe! silent artes, viles inopesque relictæ.
Noctes atque dies festinant arva coloni,
Callent rure manus, glebarum expendimus usum;
Fertilis hæc segetique feracior, altera viti,
Hæc platanis humus, hæc herbis dignissima tellus, 260
Hæc dura et melior pecori, silvisque fidelis,
Aridiora tenent oleæ, succosior ulmis
Grata: leves cruciant animos et corpora caussæ,
Horrea uti saturent, tumeant et dolia musto,
Plenaque desecto surgant fenilia campo. 265
Sic avidi semper, qua visum est carius istis,
Scrutamur rimas, et vertimus omne profundum,
Quæritur argenti semen, nunc aurea vena,
Torquentur flamma terræ, ferroque domantur.
Implendus sibi quisque bonis est artibus; illæ 270
Sunt animi fruges; hæc rerum maxima merces,
Scire quid occulto terræ natura coercet,

principe de ses agitations, de ne plus pâlir au bruit imprévu qui retentit dans ses flancs, de ne plus croire que les dieux ont transporté du ciel dans ses abîmes les marques de leur courroux; de connaître enfin ce qui retient les vents dans le sein de la montagne, ce qui nourrit ses feux éternels, comment un long et profond silence y succède tout à coup à d'effroyables mugissements; pourquoi de nouvelles forces renaissent dans ses abîmes, soit qu'elles se raniment dans ses entrailles mêmes, ou qu'elles viennent des vents que la terre attire dans ses profondeurs par de petits soupiraux.

Cela arrive surtout sur le sommet hérissé de l'Etna : en butte à tous les vents, il les reçoit de toutes parts dans des cavernes; et ces vents contraires, introduits dans ses antres, deviennent plus furieux par leur union, soit que les nuées et le vent du midi les poussent en dedans, soit que, prêts à sortir, quelque autre obstacle les oblige à rentrer. L'eau de la mer, qui s'y glisse avec bruit par des cavités intérieures, chasse ces vents enflammés, et resserre les corps qu'elle rencontre à son passage. De même que, dans la trompette appelée triton, l'eau qu'on y pousse avec violence chasse l'air, et produit, selon l'art de celui qui fait jouer l'instrument, un son qui fait retentir la voûte du théâtre; de même les torrents d'eau qui coulent dans les cavernes de l'Etna refoulent l'air, qui, ainsi comprimé, s'efforce de sortir, et fait entendre de longs mugissements.

On doit croire, en effet, que la cause des vents

qui se forment dans cette montagne est la même que la cause des vents qui se forment sur la surface de la terre; et que, lorsque plusieurs matières se trouvent pressées dans le sein de l'Etna, les unes, comprimées par le poids des autres, tombent dans ses cavernes et entraînent avec elles celles qui étaient déjà prêtes à se détacher de la masse, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé des obstacles qui les arrêtent. Que si l'on n'est pas tout à fait de mon avis, et qu'on donne d'autres causes à ces vents, du moins on ne peut disconvenir que des rochers et des cavernes ne s'écroulent quelquefois avec un grand fracas, et que leur chute ne refoule l'air qui se trouve aux environs, et ne le contraigne de s'échapper de toutes parts : par la même raison, on voit les vents refoulés dans l'air par des nuées même peu épaisses, ce qui arrive d'ordinaire dans les campagnes qui sont arrosées par quelque fleuve. En effet, c'est de ces contrées que sort une vapeur qui forme le vent. On voit régner sur les petites rivières même un faible vent, auquel ces vapeurs impriment une grande agitation. Or, si les vents ont tant de force en plein air, il faut nécessairement qu'ils en aient davantage, et qu'ils produisent des effets bien plus violents, lorsqu'ils sont enfermés. Ces vents, formés de la même manière dans des cavités, sont mis en mouvement par les mêmes causes; ils s'agitent dans ces conduits étroits; l'un s'efforce de s'ouvrir un passage que ferme l'autre; de même que, sur la mer, lorsqu'elle est agitée par la violence des vents, les flots s'élèvent et se

Nullum fallere opus, non multos cernere sacros
Ætnæi montis fremitus, animosque furentis,
Non subito pallere sono, nec credere subter 275
Cœlestes migrasse minas ad Tartara mundi;
Nosse quid impediat ventos, quid nutriet ignes.
Unde repente quies et multo sedere pax sit;
Cur crescant animi penitus, seu forte cavernæ
Introitusque ipsi fervent, seu terra minutis 280
Rara foraminibus tenues in se abstrahit auras.
Planius hoc etiam, rigido qua vertice surgit,
Illinc infestus, atque hinc obnoxius, intus
Undique diversas admittere cogitat auras;
Et conjuratis addit concordia vires; 285
Sive introrsus agunt nubes et nubilus Auster,
Seu forsan flexere caput, tergoque feruntur.
Præcipiti delata sono premit unda, fugatque
Torrentes auras, pulsataque corpora densat.
Nam veluti, resonante diu Tritone canoro, 290
Pellit opes collectus aquæ, victusque movetur
Spiritus, et longas emugit buccina voces;
Carmineque irriguo magni cortina theatri
Imparibus numerosa modis canit arte regentis,
Quæ tenuem impellens animam subremigat undam : 295
Haud aliter submota furens torrentibus aura
Pugnat in angusto, et magnum commurmurat Ætna.
Credendum est etiam ventorum existere causas

Sub terris similes harum, quas cernimus extra;
Ut quum densa premunt inter se corpora, turba 300
Elisa in vacuum fugiant, et proxima secum
Mimine tota trahant, tutaque in sede resistant.
Quod si forte mihi quædam discordia tecum est,
Principiisque aliis credas consurgere ventos,
Non dubium rupes aliquas, penitusque cavernas 305
Proripere ingenti sonitu, casuque propinquas
Diffugere impellique animas; hinc cernere ventos,
Aut humore etiam nebulas effundere largo,
Ut campis agrisque solent, quos obruit amnis.
Vallibus exoriens caligat nubilus aer, 310
Flumina parva ferunt auras, vis proxima vento est,
Eminus adspirat fortes et verberat humor.
Atque hæc in vacuo si tanta potentia eorum est,
Hoc plura efficiant intra, clausique necesse est.
His igitur caussis extra, penitusque coactus 315
Exagitat ventus, pugnans in faucibus, alter
Pugnantis suffocat iter; velut unda profundo
Terque quaterque exhausta graves ubi peribit Euros,
Ingeminant fluctus et primos ultimus urget,
Haud secus adstrictus certamine tangitur ictu 320
Spiritus, involvensque suo sibi pondere vires,
Densa per ardentis exercet corpora venas,
Et quacumque iter est, properat, transitque morantem,
Donec confluvio revolutis æstibus amnis

poussent réciproquement; l'air, ainsi pressé dans les cavernes de l'Etna, et tirant de cette pression même une nouvelle force, s'échappe aussitôt par tous les endroits où il trouve une issue, et fait tourbillonner les matières qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'étant devenues liquides par la chaleur que leur donne ce mouvement, elles sortent elles-mêmes, comme un fleuve de feu vomé par l'Etna furieux. Que si l'on croit que les vents s'introduisent dans l'Etna par les mêmes ouvertures qui leur servent d'issue, la simple inspection des lieux convaincra du contraire. Car, dans le temps même que le ciel est le plus pur et que le soleil brille de tout son éclat, l'on aperçoit toujours au-dessus de la montagne un nuage épais et obscur, qu'aucune agitation ne saurait dissiper; il suit, à la vérité, l'impulsion du vent qui l'agite, mais il revient ensuite à la même place. On doit juger de ce qui se passe au dedans de la montagne par ce que l'on en voit au dehors. On peut voir encore sur le sommet de l'Etna, et à l'entrée même des plus grandes cavernes dont l'œil ne saurait sonder la profondeur, des gens qui apaisent par des sacrifices les divinités célestes, pourvu qu'en ce moment rien ne ranime les flammes, principe de tant de merveilles, et que l'intérieur de la montagne soit tranquille. Ici vous vous demandez peut-être ce qui fait que ce vent impétueux, qui engloutit les masses de terre et les rochers, et qui lance des feux avec tant de fureur, retient ses forces et met tout à coup un frein à sa violence; surtout pourquoi il n'emporte jamais les corps que leur propre poids fait pencher vers leur ruine, et qu'il ne renverse pas les voûtes des cavernes. En voici la raison, si je ne me trompe : le mouvement de la flamme est si rapide et si léger,

qu'il échapperait souvent à notre vue, quand même nous pourrions porter nos regards jusqu'au fond de la montagne, et ces corps ont un certain poids : le vent ne fait donc que les battre et les ébranler. La flamme de la torche sacrée que le prêtre agite de sa main mouillée d'eau lustrale fouette le visage, et imprime une secousse au corps qui semble s'avancer au devant, tant il suffit d'une petite cause pour mettre en mouvement une grande force; et toutefois le vent de cette flamme n'emporte ni la cendre, ni la paille légère, ni l'herbe sèche, et ne brûle pas les plantes les plus voisines : la fumée s'élève dans les airs au-dessus des autels parfumés, tant cette flamme est inoffensive, et respecte même ce qu'elle touche.

Que ce soit l'air du dehors, ou celui qui se trouve enfermé dans l'Etna, qui le mette en mouvement; il est certain que c'est cet air agité qui produit toute l'impétuosité du feu, et c'est ce feu qui lui fait vomir ces torrents de sable noir et ces roches embrasées qui en sortent avec le fracas de la foudre. C'est ainsi qu'on a vu quelquefois des forêts entières s'enflammer par l'extrême agitation que le vent donne aux branches des arbres, qui s'entre-choquent mutuellement.

N'adoptez pas cette erreur du vulgaire ignorant, qui s' imagine que l'Etna cesse de vomir des feux parce que ses cavernes sont épuisées, et que les intervalles que cette montagne met entre ses incendies sont nécessaires pour réparer ses forces abattues, et permettre à l'eau et au feu d'y recommencer de nouveaux combats; repoussez cette opinion également fausse, et injurieuse à la divinité. Les dieux ne sont pas réduits à une disette si honteuse, qu'ils manquent de matière pour faire subsister des feux qu'ils ont

Exsilit; atque furens tota vomit igneus Aetna. 325
 Quod si forte putas iisdem decurrere ventos
 Faucibus, atque iisdem pulsos remeare, notandas
 Res oculis locus ipse dabit, coetque negare.
 Quamvis caeruleo siccus Jove frigate aether,
 Purpureoque rubens surgat jubar aureus ostro, 330
 Illinc obscura semper caligine nubes
 Pigraque defuso circumstupet humida vultu;
 Prospectat sublimis opus, vastosque recessus,
 Non illam fugat Aetna, nec ullo intercipit astu,
 Obsequitur quacumque jubet levis aura reditque. 335
 Placantes etiam caelestia numina ture
 Summo cernit jugo, vel qua liberrimus Aetna
 Improspectus hiat, tantarum semina rerum
 Si nihil irritet flammis, stupeatque profundum,
 Hic igitur cernis, torrens ut spiritus ille, 340
 Qui rupes terramque vorat, qui fulminat ignes,
 Correat vires, et præceps flexit habenas.
 Præsertim ipsa suo declivia pondere nunquam
 Corpora deripiat, validoque absolverit arcu;
 Quod nisi fallor, adest species, tantusque ruinis 345
 Impetus attentos oculorum transfigit ictus;

Nec levitas tanta est : igitur ferit aura, movetque.
 Sparsa liquore manus sacros ubi ventilat ignes,
 Verberat ora tamen, pulsataque corpora nostra
 Incursant; adeo tenuis vim caussa repellit! 350
 Non cinerem, stipulamve levem, non arida sorbet
 Gramina, non plantis exurit humor apicis.
 Surgit odoratis sublimis fumus ab aris;
 Tanta quies illi est, et fax innoxia rapti.
 Sive peregrinis igitur, propriisve potentes 355
 Conjurant animæ caussis; ille impetus ignis,
 Et montis partes atra subvertit arena,
 Vastaque concursu trepidantia saxa fragoris
 Ardentesque simul flammis et fulmina rumpunt.
 Haud aliter, quam quum prono jacuere sub Austro, 360
 Aut Aquilone fremunt silvæ, dant brachia nodo
 Implicitæ, ac serpunt junctis incendia ramis.
 Nec te decipiant stolidi mendacia vulgi,
 Exhaustos cessare sinus; dare tempora rursus,
 Ut reparent vires, repetantque in prælia victi. 365
 Pelle nefas animo, mendacemque exsue famam,
 Non est divinis tam sordida rebus egestas

allumés. L'Etna ne va point solliciter de faibles secours ou des souffles légers; il a toujours des légions de vents prêts à produire ses merveilles. Mais la cause qui empêche le feu de sortir, et qui en arrête le cours, n'est pas bien connue. Les entrées des cavernes sont souvent remplies par l'éboulement de quelque partie de la montagne, qui, fermant le passage aux vents, arrête les efforts qu'ils font dans l'intérieur pour s'échapper : les voûtes écroulées n'ont plus aucun mouvement. L'Etna, comme fatigué de son travail, semble alors se reposer, et les vents eux-mêmes se retirent. Mais quand leur fureur a été quelque temps suspendue, ils pressent et poussent avec plus de violence ces masses énormes qui les tenaient comme enchaînés; ils rompent les digues qui les arrêtaient, ils renversent tout ce qui se trouve sur leur passage; et les obstacles redoublant encore cette impétuosité, ces feux, nourris par les matières combustibles de la montagne, sortent avec violence, et se répandent dans les campagnes voisines. Dès que les vents s'apaisent, cette montagne n'offre plus à l'homme aucun spectacle.

Toutefois ce n'est pas qu'elle manque de matière; la terre lui en fournit sans cesse pour de nouveaux embrasements : que les vents soufflent, et aussitôt s'allumeront les matières combustibles qui servent d'aliment au feu. Car l'Etna est rempli de soufre liquéfié; un suc épais y coule comme un fleuve intarissable; il contient une grande quantité de bitume, ainsi que tout ce qui est propre à s'enflammer. Telle est la nature de l'Etna. L'odeur qu'exhalent les sources qui sortent du pied de cette montagne ne permettent pas de dou-

ter qu'il n'y ait dans ses entrailles de ces torrents de soufre et de bitume.

On peut aisément voir qu'une partie de la montagne est composée de pierres dures, dont le suc gras entretient les incendies : il y a aussi de certaines pierres, qui n'ont point de nom, qui se fondent et coulent comme des torrents, lorsque la montagne est embrasée; la nature les a rendues très-propres à conserver le feu qu'elles contiennent. Mais c'est surtout la pierre à meule qui entretient les feux de l'Etna : de cette pierre se compose la plus grande partie de cette montagne : si par hasard on la tient dans la main, et qu'on en examine la force, on se persuadera qu'elle n'est point propre à conserver le feu, ni à le communiquer à d'autres matières; mais dès qu'on la frappe avec du fer, on en voit sortir des étincelles. Si on la jette dans un feu bien ardent, on la voit changer aussitôt, perdre sa dureté, et se fondre en aussi peu de temps que le fer; elle change d'aspect et s'altère au contact du feu. Quand elle est une fois enflammée, il n'y a rien qui conserve plus longtemps et avec plus d'opiniâtreté le feu, qui semble dompté par elle et en recevoir la loi : elle perd rarement sa vertu, et ne laisse guère échapper le feu qu'elle renferme : son tissu dur et serré fait qu'elle retient longtemps le feu qu'elle a reçu par des pores étroits; et comme il ne s'y est introduit qu'avec peine et avec lenteur, il n'en sort qu'avec la même difficulté. Cette pierre dont est formé en grande partie l'Etna n'est pourtant pas la seule cause de ses embrasements, comme je l'ai déjà remarqué; mais ce qu'elle a de merveilleux, c'est la propriété de conserver le

Nec parvas inendicat opes, nec corrogat auras;
Præsto sunt operæ ventorum examina semper.
Causa latet, quæ rumpat iter, cogatque morari. 370
Sæpe premit fauces magnis exstructa ruinis
Congeries, clauditque vias, luctamine ab imo,
Et scisso veluti tecto, sub pondere restat.
Haud secus ac tenero tum sub Jove frigida monti
Desidia est, retroque liquet discedere ventos. 375
Post ubi continuere moram, velocius urgent,
Pellunt oppositas moles ac vincula rumpunt,
Quidquid in obliquum est frangunt iter; acrior ictu
Impetus exoritur, magnis operata rapinis
Flamma micat, latosque ruens exundat in agros, 380
Si cessant a jure, ferunt spectacula venti.

Nunc superant, quæcumque regant incendia, silvæ,
Quæ flammis alimenta vacent, quid nutriat Ætnam.
Incendi patiens illis vernacula caulis
Materia, appositumque igni genus utile terræ est. 385
Uritur assidue calidus nunc sulfuris humor,
Nunc spissus crebro præbetur flumine succus,
Pingue bitumen adest, et quidquid cominus acres
Irritat flammæ; illius corporis Ætna est.
Atque hanc materiam penitus discurrere, fontes 390
Infectæ erumpunt et aquæ radice sub ipsa.

Pars oculis manifesta jacet, quæ corpore duro est,
Ac lapis; in pingui fervent incendia succo.
Quin etiam vario quædam sub nomine saxa 395
Toto monte liquant; illis custodia flammæ
Vera tenaxque data est; sed maxima causa molaris
Illius incendi lapis, is sibi vindicat Ætnam.
Quem si forte manu teneas et robora cernas,
Nec servare putes ignem, nec spargere posse. 400
Sed simul ac ferro quæres, respondet, et ictu
Scintillat calor : hunc multis circumdato flammis,
Et potes extorquere animos; atque exsue robur,
Fundetur ferro citius : nam mobilis illi
Et metuens natura mali est, ubi cogitur igni.
Sed simul atque hausit flammæ, non tutior haustis 405
Ulla domus, servans aciem, duransque tenaci
Septa fide : tanta est illi patientia victo!
Vix unquam redit in vires, atque evomit ignem.
Totus enim densa stipatus robore tarda, 410
Per tenues admissa vias, incendia nutrit,
Cunctanterque eadem pigreque accepta remittit.
Nec tamen hoc uno, quod montis plurima pars est,
Vincit, et incendi caussam tenet ille; profecto
Miranda est lapidum vivæ, animosæque virtus. 415
Cætera materies, quæcumque est fertilis igni,

feu. Toute autre matière combustible s'éteint pour jamais dès qu'elle a été une fois brûlée : il ne lui reste plus aucune qualité qui lui permette de s'enflammer de nouveau ; elle est réduite en cendres, ou en une terre morte sans suc et sans vertu. Celle-ci, au contraire, ne s'allume pas une seule fois, mais mille ; elle renouvelle toujours ses forces, et ne cesse d'entretenir le feu, jusqu'à ce que, toute sa substance étant enfin consumée, elle soit entièrement calcinée et devienne de la pierre-ponce, qui tombe en cendres et en poussière. On peut voir ailleurs des montagnes autrefois embrasées, et qui contenaient même une plus grande quantité de matière combustible. Mais on peut juger sûrement, par la couleur même des pierres de ces montagnes, qu'elles n'ont fourni aucun aliment au feu, au milieu duquel elles sont sans action. On connaît, à certaines marques, que l'île de Pithécuse a jeté autrefois du feu ; mais elle est aujourd'hui refroidie et silencieuse. Il y a aussi entre Cumes et Naples un endroit où l'on ne voit aucun vestige de feu depuis plusieurs années, quoique le terrain gras y produise continuellement du soufre, que l'on ramasse pour le vendre. Il y a encore une île qui tire son nom de sa forme ronde, et où cette matière abonde bien plus que dans l'Etna. La superficie de cette île est composée de soufre, et la terre n'y contient aucune cavité ; il s'y forme même une espèce de pierre propre à conserver le feu : d'elle-même cette île jette rarement des flammes ; elle brûle à peine lorsqu'elle est allumée, parce que la matière combustible qu'elle contient n'a pas assez de consistance pour entretenir longtemps le feu. Une autre île consacrée à Vulcain, dont elle tire son nom, brûle

encore aujourd'hui ; cependant la plus grande partie de cette île enflammée est éteinte, et les vaisseaux agités sur la mer trouvent un asile dans son port, qui les met à l'abri de la tempête. L'autre partie qui jette encore des feux est la moindre ; elle est assez abondante en matière combustible, mais les feux n'en sont pas comparables à ceux de l'Etna : il n'y en resterait même plus depuis longtemps, si le suc de la terre n'y produisait peu à peu, dans des cavités souterraines, une nouvelle matière, et si différents vents ne s'agitaient dans des canaux étroits, n'allumaient cette matière, et ne perpétuaient l'embrasement.

Mais on connaît mieux l'Etna par lui-même ; il fournit des preuves convaincantes de ses incendies. Il n'en tient point la cause cachée dans le fond de ses cavernes, puisqu'il jette sur les flancs et jusqu'au pied même de la montagne des pierres brûlées, et qu'on en trouve partout mêlées avec la terre ; en sorte qu'on ne peut douter que la pierre à meule n'entretienne ses feux, et qu'elle ne soit la principale matière de ses embrasements, qui sont plus ou moins considérables, selon qu'elle est plus ou moins abondante. Dès que cette pierre est assez embrasée pour s'allumer, elle se détache, et, tombant sur d'autres matières, elle les enflamme et les fait fondre. Il n'est pas surprenant de voir cesser au dehors les agitations de l'Etna ; pendant ce temps-là, le feu se nourrit en dedans avec plus d'avidité ; la pierre à meule embrase une plus grande quantité de nouvelles matières, et annonce, par des signes certains, les flammes que le mont va bientôt vomir. Dès que les vents commencent à souffler et apportent la menace d'un grand ravage, les carrières se fendent, la terre tremble, les ouver-

Ut semel accensa est, moritur ; nec restat in illa,
Quod repetas, tantum cinis et sine semine terra est.
Hic semel atque iterum patiens, ac mille perhaustis
Ignibus, instaurat vires, nec desinit ante,
Quam levis excocto defecit robore pumex. 420
In cinerem putresque jacet dilapsus arenas.
Cerne locis etiam similes arsisse cavernas,
Illic materiæ nascentis copia major.
Sed genus hoc lapidis, certissima signa coloris,
Quod nullas adjunxit opes et languet in ignes. 425
Dicitur insignis flagrasse Ænaria quondam,
Nunc exstincta stupet ; testisque Neapolin inter
Et Cumas locus est, multis jam frigidus annis,
Quamvis æternum pinguescat ab ubere sulfur.
In mercem legitur tantum. Fecundior Ætna 430
Insula, cui nomen facies dedit ipsa Rotundæ.
Sulfur enim solum, nec obesa cavamine terra est,
Et lapis adcretus regerendis ignibus aptus ;
Sed raro fumat, quin vix, si accenditur, ardet,
In breve mortales flammæ quod copia nutrit. 435
Insula durat adhuc, Vulcani nomine sacra,
Pars tamen incendi major refrigit, et alto

Jactatas recipit classes, portuque tuetur
Quæ restat minor et dives satis ubere terra est,
Sed non, Ætnæis vires, quas conferat, illi. 440
Atque hæc ipsa tamen jam quondam exstincta fuisset,
Ni furtim adgeneret secretis callibus humor
Materiam, silvamque suam, pressaque canali
Huc illuc ageret ventos, et pasceret ignes.
Sed melius res ipsa nota est, spectataque veris 445
Occurrit signis, nec tentat fallere pestis ;
Nam circa latera, atque imis radicibus Ætnæ
Candentes efflat lapides, disjectaque saxa
Intereunt venis, manifesto ut credere possis
Pabula et ardendi caussam lapidem esse molarem, 450
Cujus defectus jejunos colligit ignes.
Ille, ubi collegit flammæ, jacit et simul ictu
Materiam accendit, cogitque liquescere secum.
Haud equidem mirum factu, quod cernimus extra,
Si lenitur opus reses ; at magis uritur illic, 455
Sollicitatque magis vicina incendia saxum,
Certaque venturæ præmittit pignora flammæ.
Nam simul atque movent Euri, turbamque minantur,
Diffugit, extemploque solum tremit, actaque rima

tores qui s'y font laissent entendre un bruit confus, et donnent un libre passage à l'incendie. C'est alors que, saisi de crainte, il faut prendre la fuite et s'éloigner, pour aller considérer cette scène de désolation du haut de quelque colline. Car alors l'Etna ne manque jamais de donner des spectacles effrayants; il s'enflamme et lance des rochers embrasés : on voit s'écrouler des monceaux de la montagne arrachés par les flammes; et des nuées d'un sable noir et brûlé sont accompagnées, en sortant de ces abîmes, d'un épouvantable fracas. Ensuite l'Etna, comme fatigué, semble prendre du repos; les flammes qu'il a lancées n'y rentrent point, et plus il en a vomi, plus il est tranquille. On voit alors les matières qu'il a rejetées éparses et sans aucun mouvement, comme on voit, après la défaite d'une armée, les troupes taillées en pièces sur le champ de bataille. Il reste aux pierres qui ont cédé à la fureur des flammes, une surface plus rude et plus inégale qu'auparavant; elles ressemblent à l'écume que jette le fer lorsqu'on le purifie dans le feu. Car les pierres à meule, cuites et brûlées dans l'Etna comme dans une fournaise, perdent tout leur feu et deviennent de la pierre-ponce, laquelle est sans vertu et d'une extrême légèreté; dans cet état, elles s'élèvent facilement des cavernes du mont Etna, et s'échappent par les issues de la montagne : comme la matière fondue que ces pierres ont fournie est aussi en mouvement par la chaleur qui l'a rendue liquide, elle s'élance aussi et coule par les mêmes issues; c'est d'abord comme un fleuve tranquille; tombant ensuite du haut de la montagne, elle va quelquefois se répandre jusqu'à douze milles au milieu des

campagnes voisines, sans que rien puisse l'arrêter, sans qu'aucune digue soit capable de s'opposer à sa violence : forêts, rochers, elle dévore tout ce qu'elle rencontre. Ce fleuve de feu prend de nouvelles forces dans la nature même du terrain qu'il parcourt, et qui devient liquide comme lui. Si par hasard il vient à couler dans un endroit creux (car les lieux par lesquels il passe sont fort inégaux,) alors, comme ses flots y tombent avec plus de rapidité, son impétuosité redouble, et il pousse avec violence ses premiers flots, qui étaient presque sans mouvement. C'est ainsi qu'on voit sur la mer, lorsqu'elle commence à être agitée, les premières vagues, quoique d'un moindre volume, pousser avec violence de plus grandes masses d'eau, s'étendre, et être ensuite repoussées elles-mêmes. Si cette matière fondue rencontre de l'eau sur son passage, le froid la resserre, et cette masse en s'endurcissant jette de la fumée. Quelquefois, entraînée par son propre poids, elle roule avec un grand bruit : si elle tombe d'un endroit élevé sur un rocher, elle le brise avec éclat; l'endroit où il a été brisé paraît tout en feu; il petille, et la flamme en sort. Si on regarde ce spectacle d'un lieu éloigné, on voit le feu se propager de tous côtés avec une extrême vitesse. Si cette matière liquide vient à rouler dans quelque fleuve, elle se gèle et s'endurcit, de sorte qu'on peut à peine l'ébranler avec des leviers; et l'on emploie fort souvent plusieurs jours pour la tirer de l'eau où elle s'est précipitée.

En vain j'entreprendrais de vous donner des raisons de tous ces phénomènes et de vous en développer les causes, si vous vous arrêtez encore aux fables des poètes, ou si vous croyez qu'une

Et grave sub terra murmur demonstrat et ignes. 460
Tum pavidum fugere et sacris tum cedere rebus
Par erit; e tuto speculaberis omnia colli.
Nam subito effervent operosæ incendia rupis,
Accensæ subeunt moles, truncæque ruinæ
Provolvunt, atque atra sonant examina arenæ. 465
Nec recipit flammæ mons hic, defessus anhelat,
Utque aperit se hostis, decrescit spiritus illi.
Haud aliter quam quum læto devicta tropæo,
Prona jacet campis acies, et castra sub ipsa.
Tum si quis lapidum summo pertabuit igni, 470
Asperior sopita et quædam sordida fæx est,
Qualem purgato cernis decedere ferro.
Verum ubi paulatim exsiluit sublata caduci
Congeries saxi se angusto e vertice purgans;
Sic, veluti in fornace lapis, torretur, et omnis 475
Exsultat penitus venis; subit altius humor,
Amissis opibus levis et sine pondere pumex
Excutitur, liquor ille magis fervere magisque,
Fluminis in speciem mitis procedere tandem
Incipit, et primis demittit collibus undas. 480
Illæ paulatim bis sena in millia pergunt,
Quippe nihil revocat, certis nihil ignibus obstat,

Nulla tenet frustra moles; simul omnia purgant,
Nunc silvas rupesque vorant hæc tela, solumque
Ipsam adjutat opes, facilesque sibi induit amnis. 485
Quod si forte cavis cunctatus vallibus hæsit,
Utpote inæquales volvens perpascitur agros,
Ingeminat fluctus et stantibus increpat undis :
Sicut quum curvo rapidum mare cernitur æstu,
Ac primum tenuis sinus exigit ultiores, 490
Progrediens late diffunditur et subcernens,
Flumina consistunt ripis ac frigore durant,
Paulatimque ignes coeunt, ac flammea massis
Exsultat facies; tum prima ut quæque rigescit,
Effumat moles, atque ipso pondere tracta 495
Volvitur ingenti strepitu, præcepsque sonanti
Quum solido inflicta est, pulsantis dissipat ictus;
Et qua discussa est, candenti robore fulget,
Et micat examen plagis, ardentia saxa
Scintillant. Procul ecce vide, procul ecce ruentes : 500
Incolumi fervore cadunt; verum impetus ignes
Sic cumulat, quondam ut ripas trajecerit amnis.
Vix cuneis quisquam fixis dimoverit illas.
Vicinos persæpe pedes jacet obruta moles.
Sed frustra certis disponere singula caussis 505

autre matière, fondue par les feux de l'Etna, se mêlant avec la pierre à meule, lui communique ses propriétés, et que le soufre joint au bitume produit seul ces embrasements. Une preuve qu'il n'y a point ce mélange de matières, c'est que la montagne, après avoir jeté de la pierre à meule, vomit séparément de la craie brûlée : aussi voit-on, dans le voisinage, des ouvriers en argile, lesquels emploient cette craie, qui, condensée ensuite par le froid, reprend sa première dureté. Ces raisonnements, direz-vous, sont vagues et sans fondement : je vais donc vous donner des preuves plus certaines de ce que j'avance. Comme l'airain, avant d'avoir passé par le feu ou après avoir été fondu, conserve sa nature et ne permet pas de douter qu'il ne soit toujours le même métal, de même la pierre à meule, soit après avoir été liquéfiée par les flammes, soit avant qu'elle ait reçu aucune atteinte, jouit toujours des mêmes propriétés, et l'on voit à sa surface des marques du feu qu'elle contient. D'ailleurs la violence de l'incendie ne lui ôte rien à l'extérieur ; elle ne perd ni sa couleur, ni son odeur, ni son poids ; et quoique fragile alors, elle a toujours les mêmes qualités et présente aux yeux le même aspect. Je conviens cependant qu'il y a d'autres pierres qui sont de nature à s'embraser par le feu qu'elles renferment : c'est leur propriété particulière. Les Siciliens ont donné à ces pierres le nom de polissoires. Ils veulent aussi faire entendre par ce nom même qu'elles ont la propriété de se fondre. Elles ne se fondent pourtant jamais, quoiqu'elles contiennent une grande quantité de

suc, à moins qu'elles ne se trouvent mêlées dans des veines de la pierre à meule.

Si quelqu'un est surpris de la propriété qu'a cette pierre de se fondre, qu'il lise un traité ancien, plein de vérités, quoique obscur, et il apprendra que rien ne résiste à la force du feu, qui est le premier principe de toutes choses. Au fond, cela ne doit pas paraître si surprenant, puisque les corps les plus denses et les moins poreux sont dissous par le feu. Ne voit-on pas la dureté du bronze céder à la violence des flammes ? et le feu liquéfier même le fer, plus dur encore que tout cela ? Lorsque les pierres les plus dures, dans les veines desquelles se trouve de l'or, sont mises dans un fourneau, n'en voit-on pas couler ce précieux métal ? Il y a peut-être d'autres pierres cachées dans le sein de la terre qu'on ne connaît point, et qui ont la même propriété. Il n'est pas nécessaire d'employer ici les subtilités du raisonnement ; les yeux seuls suffisent pour s'instruire. En effet, cette pierre, naturellement très-dure, résiste lorsqu'on veut la brûler à l'air et à un petit feu. Mais qu'on l'enferme dans une fournaise ardente, elle ne se roidit plus contre le feu, et elle cède à sa violence jusqu'à s'amollir et devenir enfin liquide. Croyez-vous qu'on puisse augmenter par quelque nouvelle invention la violence de ce feu, pour la rendre égale à celui des fournaises de l'Etna, que tiennent allumées des flammes éternelles ? Ce feu a bien plus de véhémence que celui qui sert à notre usage ; il tient de la nature des feux célestes, ou de celui de la foudre dont Jupiter est armé. Le souffle d'un

Tentamus, si firma manet tibi fabula mendax,
Materiam ut credas aliam furere igne favillæ,
Plurima proprietate simul condescere, sicque
Commixtum lento flagrare bitumine sulfur :
Nam posse exustæ cretæ quoque robora fundi, 510
Et figulos huic esse fidem ; dein frigoris usu
Duritiem revocare suam, et constringere venas.
Sed signum commune leve est, atque irrita caussa,
Quæ trepidat ; verum tibi certo pignore constet :
Nam velut arguti natura est æris, et igni 515
Quum domitum constat, eademque et robore salvo,
Utramque ut possis æris cognoscere partem ;
Haud aliter lapis ille tenet (seu forte madentes
Effluat in flammæ, seu sit securus ab illis),
Conservatque notas, nec vultu perdidit ignes. 520
Quin etiam externum nulli color ipse resolvit,
Non odor, aut levitas : putris magis ille, magisque,
Una operis facies, eademque per omnia terra est.
Nec tamen inficior lapides ardescere certos,
Interius furere accensos : hæc propria virtus 525
Quin ipsis quædam Siculi cognomina saxis
Imposuere Fricas, etiam ipso nomine signant
Fusilium esse notas ; nunquam tamen illa liquescunt
Quamvis materies foveat succosior intus,
Nec penitus venæ fuerit commissa molari. 530

Quod si quis lapidis miratur fusile robur,
Cogitet obscuri verissima dicta libelli,
Et discet vero nihil insuperabile ab igni,
Omnia quo rerum naturæ semina jacta.
Nec nimium hoc mirum : densissima corpora sæpe 535
Et solido vicina, tamen compescimus igne.
Non animos æris flammis succumbere cernis ?
Lentitiem plumbum non exsui ? ipsaque ferri
Materies prædura, tamen subvertitur igne ?
Spissaque suspensis fornacibus aurea saxa 540
Exsudent pretium ? Quædam fortasse profundo
Incomperta jacent, similique obnoxia sorti.
Nec locus ingenio est ; oculi, te judice, vincent :
Nam lapis ille riget percussus, et ignibus obstat,
Si parvis torrere velis, cæloque patenti. 545
Candentem pressumque agedum fornace coerce ;
Nec sufferre potest, nec sævum durat in hostem :
Vincitur et solvit vires, captusque liquescit.
Quæ majora putas autem tormenta moveri
Posse manu ? quæ tanta putas incendia nostris 550
Sustentari opibus, quantis fornacibus Ætna
Uritur, a sacro nunquam non fertilis igne ?
Sed non qui nostro fervet moderatior usu,
Sed cælo propior, vel quali Jupiter ipse
Armatus flamma est ; his viribus additus ingens 555

grand vent, resserré dans des canaux étroits, ajoute encore à sa violence; comme des forgerons, qui travaillent des barres de fer à coups de marteau redoublés, donnent plus d'activité au feu de leurs forges à l'aide des soufflets qu'ils agitent violemment. Pour tout dire en un mot, telle est la véritable cause des incendies du fameux Etna. La terre attire dans son sein des vents qui, pressés dans des cavités étroites, deviennent si impétueux, qu'ils peuvent embraser d'immenses rochers.

On va voir avec empressement des bâtiments magnifiques, des temples ornés des richesses des hommes, des statues de marbre, ou des monuments antiques; on traverse, dans ce but, et la terre et les mers; on court vers des ruines qui vont disparaître, tant nous respectons la fabuleuse antiquité! Tantôt l'on se plaît à visiter les murailles de Thèbes, dont Ogygès fut le premier roi, et les tombeaux des deux frères, dont l'un fut berger, et dont l'autre, si habile à jouer de la lyre, a transmis à la postérité son nom et celui de son frère, à cause des murs de Thèbes qu'il fonda. On assiste avec bonheur à ces scènes d'un autre âge; on voit avec étonnement les pierres qui, attirées par l'harmonie des vers et de la lyre d'Amphion, se placèrent elles-mêmes de manière à former les murs de cette fameuse ville; nous considérons avec le même étonnement la flamme qui, en consumant les corps des frères ennemis, se divisa en deux parties. Nous admirons l'histoire des sept capitaines, et de celui que la terre engloutit. La Laconie et les lois de Lycurgue arrêtaient à Sparte notre curiosité: là nous admirons ces armées des Lacédémoniens qui observaient avec tant d'exactitude la discipline militaire. Ici

Athènes, cette fameuse ville que plusieurs poètes ont rendue illustre, et qui se glorifie encore de la protection de la victorieuse Minerve, occupe notre esprit. C'est là, perfide Thésée, que tu oublias de mettre des voiles blanches à ton vaisseau, pour rassurer un père plein de tendresse. Quant à toi, Érigone, qui attiras sur Athènes le malheur dont elle fut affligée, tu es maintenant un astre éclatant. Ta postérité, ô Philomèle, fait son séjour ordinaire dans les forêts, qui retentissent de ses chants; ta sœur habite sous les toits des maisons, et le barbare Térée est errant dans les déserts. Nous allons visiter les ruines de Troie et ses forteresses, qui coûtèrent tant de larmes aux vaincus, après la perte d'Hector, dont nous voyons le tombeau, peu digne d'un si grand capitaine: celui d'Achille n'est pas loin de là, ni celui du vengeur d'Hector. Les statues et les tableaux des peintres de la Grèce charment encore nos regards: ici l'art nous représente Vénus sortant de l'onde: là de petits enfants qui jouent sous le glaive de Médée: c'est tantôt Agamemnon le visage couvert d'un voile, et tous les généraux de l'armée des Grecs accablés de tristesse devant l'autel de Diane, avant que la biche eût été envoyée; nous admirons enfin la vache de Myron, qui passa pour vivante, et qui lui acquit tant de gloire. Non-seulement la beauté, mais aussi le nombre de ces ouvrages, arrêtent les yeux des spectateurs.

Vous vous croyez obligés d'aller voir toutes ces choses, malgré les dangers du voyage et sur terre et sur mer: considérez le grand ouvrage de la nature dans les phénomènes du mont Etna, et vous ne verrez nulle part de spectacle semblable; surtout si vous le regardez vers le temps du

Spiritus, adstrictis elisus faucibus; ut quum
Fabriles operæ tudibus contundere massas
Festinant, ignes quatiunt, follesque tremantes
Exanimant, pressoque instigant agmine ventos.
Hæc operis forma est; sic nobilis uritur Ætna. 560
Terra foraminibus vires trahit, urget in arcum,
Spiritus incendi vivit per maxima saxa.

Magnificas ædes, operosaque visere templa
Divitiis hominum, aut sacra marmora, resve vetustas,
Trajicimus maria et terras; per proxima fati 565
Currimus, atque avidi veteris mendacia famæ
Eruimus, cunctasque libet percurrere gentes.
Nunc juvat Ogygiis circumdata mœnia Thebis
Cernereque et fratres (ille impiger, iste canorus
Condere); felicesque alieno intersumus ævo, 570
Invitata pio nunc carmine saxa lyraque,
Nunc gemina ex uno fumantia sacra vapore
Miramur, septemque duces, raptumque profundo.
Detinet Eurotas illic et Sparta Lycurgi,
Et sacer in bellum numerus, sua turba regenti. 575
Nunc hic Cecropiæ variis spectantur Athenæ
Carminibus, gaudentque sua victrice Minerva:

Excidit hic reduci quondam tibi, perfide Theseu,
Caudida sollicito præmittere vela parenti.
Tu quoque Athenarum crimen, jam nobile sidus, 580
Erigone; genus et vestrum, Philomela canoris
En volat in silvis, et tu, soror hospita, tectis
Acciperis; solis Tereus serus exsulat agris.
Miramur Trojæ cineres et flebile victis
Pergamon, extinctosque suo Phrygas Hectore, parvum
Conspicimus magni tumulum ducis; hic et Achilles 585
Impiger et victus magni jacet Hectoris ultor.
Quin etiam Graiæ fixos tenuere tabellæ,
Signave; nunc Paphiæ rorantes arte capilli,
Sub truce nunc parvi ludentes Colchide nati, 590
Nunc tristes circa subjectæ altaria cervæ,
Velatusque pater; nunc gloria viva Myronis.
Quin etiam illa manus operum, turbæque morantur.
Hæc visenda putas terræ dubiusque marisque;
Artificis naturæ ingens opus adspice, nulla 595
Tu tanta humanis rebus spectacula cernes;
Præcipueque vigil fervens quum Sirius ardet.
Insequitur miranda tamen sua fabula montem;
Nec minus ille pius, quam fortis, nobilis ignis.

lever de la canicule. Ce qu'on en raconte est encore plus surprenant, et il faut que ses flammes aient autant de respect pour la piété, qu'elles ont de fureur et d'éclat. Un jour, le feu de cette montagne, après avoir renversé tous les obstacles et brisé toutes les digues qui s'opposaient à son passage, sortait avec violence et se répandait de tous côtés. Ce torrent, aussi prompt que la foudre, quand Jupiter en courroux la lance à travers les nuages qui obscurcissent le ciel, portait partout le ravage et la désolation. Les moissons et tous les lieux cultivés d'alentour, les maisons, les forêts, et les collines couvertes de verdure, tout était la proie de ce terrible fléau. Les flammes avaient à peine commencé à se répandre, que Catane se sentit agitée d'un violent tremblement de terre, et que l'incendie avait déjà pénétré dans la ville. Chacun tâche alors, selon ses forces et son courage, d'arracher ses richesses à la fureur du feu. L'un gémit sous le pesant fardeau de son argent; l'autre est si troublé qu'il prend ses armes, comme s'il voulait combattre un tel ennemi. Celui-ci, accablé sous le poids de ses richesses, peut-être acquises par ses crimes, ne peut avancer, tandis que le pauvre, chargé d'un fardeau plus léger, court avec une extrême vitesse; enfin chacun fuit, chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; mais tous ne peuvent pas également le sauver. Le feu dévore les plus lents, et ceux qu'une sordide avarice a retenus trop longtemps; tel qui croit avoir échappé à la fureur de l'incendie en est atteint, et perd en un moment ses richesses et le fruit de ses peines. Ces précieuses dé-

pouilles deviennent la proie des flammes, dont la fureur épargne seulement ceux que la piété anime, tels qu'Amphinomus et son frère, qui portaient tous deux avec un courage égal un bien précieux fardeau. Comme le feu gagnait déjà les maisons voisines, ils aperçoivent leur père et leur mère, accablés de vieillesse et d'infirmités et se soutenant à peine, à la porte de leur maison, où ils s'étaient traînés; ces deux enfants courent à eux, les prennent, et se partagent ce fardeau, sous lequel ils sentent augmenter leurs forces. Foule avare, épargne-toi la peine d'emporter tes trésors! jette les yeux sur ces deux frères, qui ne connaissent d'autres richesses que leur père et leur mère. Ils enlèvent ce trésor et marchent à travers les flammes, comme si le feu leur avait promis de les épargner. Oui, la piété filiale est la plus grande de toutes les vertus, et celle qui doit être la plus chère aux hommes! les flammes la respectent dans ces jeunes gens, et, de quelque côté qu'ils tournent leurs pas, elles se retirent. Jour heureux, terre fortunée! quoique l'incendie exerce de tous côtés sa fureur, les deux frères traversent les flammes comme en triomphe. Ils échappent l'un et l'autre, sous ce pieux fardeau, à la violence du feu, qui modère sa rage autour d'eux. Enfin ils arrivent, avec leurs dieux tutélaires, en un lieu sûr, sans avoir éprouvé aucun mal. Les poètes ont chanté leurs louanges. Après leur mort, Pluton, voulant que leur mémoire fût à jamais célébrée, ne les confondit point parmi les ombres: ce saint couple de frères ne subit pas la destinée du commun des hommes; ils jouissent du bienheureux séjour réservé à la piété filiale.

Nam quando ruptis excaudit Ætna cavernis, 600
Et, velut eversis penitus fornacibus, ignis
Evecta in longum rapidis fervoribus unda est :
Haud aliter quam quum, sævo Jove, fulgurat æther,
Et nitidum obscura cælum caligine torquet;
Ardebant arvis segetes, et millia culta 605
Jugera cum domibus, silvæ, collesque virentes.
Vix dum castra putant hostem movisse, tremebant,
Et jam finitimæ portas evaserat urbis.
Tum vero ut cuique est animus viresque, rapina
Tutari conantur opes : gemit ille sub auro, 610
Colligit ille arma, et stulta cervice reponit;
Defectum raptis illum sua crimina tardant,
Hic velox minimo properat sub pondere pauper,
Et quod cuique fuit cari, fugit ipse sub illo :
Sed non incolumis dominum sua præda sequuta est ; 615
Cunctantes vorat ignis, et undique torret avaros,
Consequitur fugisse ratos, et præmia captis
Concremat, ac nullis parsura incendia pascunt,
Vel solis parsura piis. Namque optima proles,
Amphinomus fraterque pari sub pondere fortes, 620

Quum jam vicinis streperent incendia tectis,
Adspiciunt pigrumque patrem, matremque, senecta
Eheu! defessos posuisse in limine membra.
Parcite, avara manus, dites attollere prædas :
Illis divitiæ solæ materque paterque. 625
Hanc rapiunt prædam, mediumque exire per ignem,
Ipso dante fidem, properant. O maxima rerum,
Et merito pietas homini tutissima virtus!
Erubuere pios juvenes attingere flammæ,
Et quacumque ferunt illi vestigia, cedunt. 630
Felix illa dies, illa est innoxia terra.
Dextra sæva tenent, lævaque incendia fervent :
Ille per obliquos ignes, fraterque triumphant,
Tutus uterque pio sub pondere; suffugit illac,
Et circa geminos avidus sibi temperat ignis. 635
Incolumes abeunt tandem, et sua numina secum
Salva ferunt : illos mirantur carmina vatuni;
Illos seposuit claro sub nomine Ditis,
Nec sanctos juvenes attingunt sordida fata,
Sed vere cessare domus et rura piorum. 640

NOTES SUR L'ETNA.

v. 17. *Ultima quis*. Lucilius appelle *ultima* l'expédition des Argonautes, parce qu'il en parle comme de l'antiquité la plus reculée. En effet, après le règne des dieux, c'est-à-dire, des premiers rois de la Grèce, il n'y a rien de plus ancien dans l'histoire que cette fameuse expédition.

v. 19. *Tristem natorum funere matrem*. Ce vers ne peut s'entendre d'une autre mère qu'Hécube; quoique Scaliger ait cru que le poète voulait parler de Médée, ou d'Érope, femme de Thyeste. Ce savant critique n'a pas fait attention que le poète parle ensuite du repas de Thyeste; et qu'outre qu'il rapporte encore le meurtre des enfants de Médée, cette mère dénaturée était bien éloignée de verser des larmes pour ses enfants, puisqu'elle les égorgeait elle-même. Ces larmes peuvent donc ne convenir qu'à Hécube, qui ne devait la perte de ses enfants qu'à sa malheureuse destinée. Cette reine, femme de Priam, après le sac de Troie, ayant appris la mort de Polydore, le dernier de ses fils et le seul qui lui restât d'un si grand nombre, que Polynnestor, son gendre, avait assassiné pour avoir ses richesses; et voyant encore immoler sa fille Polixène sur le tombeau d'Achille, versa tant de larmes et poussa de si grands hurlements, qu'Ovide dit qu'elle fut métamorphosée en chienne. *Métam.* l. XIII.

v. 23. *Fabula crimen*. On a préféré, avec Scaliger et Goral, *crimen* à *carmen*, qu'on lisait dans les anciennes éditions. Il semble en effet que *crimen* convient mieux à cette partie de la fable dont parle Lucilius, qui tourne en ridicule la plupart des poètes qui s'étaient occupés à célébrer les mauvaises actions des dieux et des héros. Martial s'est servi de la même expression en parlant d'un certain Lanréolus, homme très-méchant, qui fut crucifié sur l'amphithéâtre de Vespasien, pour représenter le supplice de Prométhée. Ce scélérat, dit-il, avait surpassé par ses crimes les héros de la fable, et il a subi la même peine.

Vicerat antiquæ sceleratus crimina famæ
In quo, quæ fuerat fabula poena fuit.

MART. Spect. 1, ep. 7.

v. 33. *Jus est*. *Jus*, dans le sens où le poète l'emploie, ne s'entend pas des lois, mais de ce qui est contraire à la raison, comme la fable dont il parle.

Ibid. *Extremus artes*. L'on ne saurait entendre par ces mots que les arts qui sont exercés par le bas peuple, *extrema plebe*.

v. 34. *Sidera*. On a souvent regardé parmi les païens les étoiles comme des dieux; c'est ce qui fait que Lucilius donne le nom d'étoile à tous les dieux en général, ce qui n'est guère commun dans les autres poètes, quoique

le culte des étoiles le fût surtout dans l'Orient. Voss. l. II, de idol. Gentil.

v. 112. *Exedere vapores*. Au lieu d'*exedere*, que porte l'édition de Goral, le traducteur a admis la leçon, *vicere*. Cette correction a été suggérée par l'abbé Sevin, qui, dans le cinquième tome des Mémoires de l'Académie des belles-lettres, fait voir qu'outre que *vicere* ne change rien à la pensée de l'auteur, il forme une image bien plus vive qu'*exedere*. Il appuie son sentiment de deux passages de Lucrèce. Quoiqu'on ne trouve cette expression dans aucune édition du poème de Lucilius, il y a bien de l'apparence que c'est celle dont il s'est servi.

v. 168. *Borea atque Noto*. Joseph Scaliger a cru que Lucilius parle ici des vents qui s'introduisent dans l'Etna par ses ouvertures; mais il n'a pas entendu le sens de ces vers. Le nom que le poète donne à ces vents, *Borea atque Noto*, etc., a été cause de sa méprise. Il est aisé de voir que Lucilius parle ici des vents souterrains, et que c'est parce qu'il les suppose contraires, qu'il leur donne le même nom qu'ils ont sur la surface de la terre.

v. 204. *Congeries operis*. Le poète a voulu exprimer par *opus* les mouvements qui se font dans les entrailles du mont Etna, et par *congeries* l'assemblage des rochers calcinés et des pierres fondues qu'il vomit.

v. 260. *Hæc platanis*. Lucilius nomme ici le platane, comme l'arbre qui était le plus à la mode de son temps pour faire de l'ombre. Les Grecs et les Romains en faisaient l'ornement de leurs jardins, comme on fait aujourd'hui des tilleuls et des marronniers. On était devenu si amoureux de cet arbre, dit Pline, qu'on l'arrosait avec du vin, pour le rendre plus beau et plus agréable. *Lib.* XII, cap. 1.

v. 381. *Si cessant a jure*. Cette expression métaphorique est tirée de l'usage du barreau: on disait *Prætor a jure dicendo cessat*, c'est-à-dire, le préteur discontinue de rendre la justice.

v. 450. *Lapidem... molarum*. Cette pierre, que le poète appelle *lapis molaris*, a cela de particulier, que non-seulement elle se liquéfie, mais qu'elle fait encore liquéfier toute la matière qui brûle avec elle. Théophraste avait fait cette découverte avant Lucilius. *Lib. de Lapid.*

v. 532. *Cogitet... dicta libelli*. Le poète désigne ici un traité d'Héraclite, où ce philosophe explique la force du feu, et dont le système se réduit à montrer que tout cède à cet élément, et qu'il est le principe de tout. *Diog. Laërt.* l. VI, § 5. Cette opinion n'était pas nouvelle du temps d'Héraclite; elle avait pris naissance chez les Chaldéens, d'où elle passa ensuite chez les Perses; c'est pourquoi ces nations adoraient le feu. Basn., *Hist. des ouvrag. des Scav.*, tom. II.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Avertissement des éditeurs.....	
STACE.....	
Notice sur Stace.....	
LES SILVES, Traduction nouvelle par M. Guiard.	

LIVRE PREMIER.

Stace à Stella.....	1
Silve I. La statue colossale de Domitien.	2
— II. Épithalame de Stella et de Violantilla.....	4
— III. Le Tibur de Manilius Vopiscus.	10
— IV. Ex-voto pour la conservation de Rutilius Gallicus.....	12
— V. Bains de Claudius Étruscus..	15
— VI. Les Kalendes de décembre...	16

LIVRE DEUXIÈME.

Stace à Atédus Mélior.....	18
Silve I. Le tombeau de Glaucias Mélior.	19
— II. La maison de Pollius Félix, à Surrente.....	24
— III. L'arbre d'Atédus Mélior.....	27
— IV. Le perroquet d'Atédus Mélior.	29
— V. Le lion apprivoisé.....	30
— VI. Consolation à Flavius.....	ibid.
— VII. Le jour de naissance de Lucain.	33

LIVRE TROISIÈME.

Stace à Pollius Félix.....	35
Silve I. L'Hercule de Surrente.....	36
— II. A Métius Céler, sur son départ pour la Syrie.....	40
— III. Les larmes de Claudius Étruscus.....	43
— IV. La chevelure de Claudius Étruscus.....	47
— V. Le poète à Claudia, son épouse.	50

LIVRE QUATRIÈME.

Stace à Marcellus.....	52
Silve I. xvii ^e consulat de Domitien...	53
— II. Actions de grâces rendues à l'empereur Auguste Germanicus Domitien.....	54
— III. La voie Domitienne.....	56
— IV. Épltre à Victorius Marcellus..	59
— V. Ode à Septime Sévère.....	61
— VI. L'Hercule sur la table de Nonius Vindex.....	62
— VII. Ode à Maximus Junius.....	64

— VIII. A Jules Ménécrate, sur l'augmentation de sa famille....	65
— IX. Plaisanterie de Saturnales, à Plotius Gryphus.....	67

LIVRE CINQUIÈME.

Stace à Abascantius.....	68
Silve I. Tendres regrets d'Abascantius sur la mort de Priscille....	ibid.
— II. Exhortation à Crispinus.....	73
— III. Sur la mort de son père.....	77
— IV. Au sommeil.....	83
— V. Sur la mort de son fils adoptif.	84
Notes sur les Silves.....	86

LA THÉBAÏDE. Traduction nouvelle par M. Arnould, professeur agrégé de rhétorique, pour les quatre premiers livres, et par M. Wartel, ancien élève de l'École normale, pour les huit derniers.

Livre I.	95
— II.	109
— III.	125
— IV.	140
— V.	158
— VI.	174
— VII.	194
— VIII.	212
— IX.	228
— X.	247
— XI.	267
— XII.	283
Notes sur la Thébaïde.....	301

L'ACHILLEÏDE. Traduction nouvelle par M. Wartel.

Livre I.	306
— II.	320
Notes sur l'Achilléide.....	329

MARTIAL. Traduction nouvelle par M. Ch. N.

NOTICE sur Martial.....	333
DES SPECTACLES.....	335

ÉPIGRAMMES.

Livre I.	340
— II.	359
— III.	373
— IV.	388
— V.	404
— VI.	419
— VII.	433

— VIII.	450	L'ETNA.....	740
— IX.	466	Notes sur l'Etna.....	754
— X.	485	° RUTILIUS. Traduction nouvelle.	
— XI.	505	NOTICE sur Rutilius.....	757
— XII.	522	ITINÉRAIRE.	
— XIII.	539	Livre I.	758
— XIV.	547	— II.	770
ÉPIGRAMMES attribuées à Martial.....	562	Notes sur l'Itinéraire.....	772
NOTES sur Martial, par M. Bréghot du Lut pour les six premiers livres, et par M. Ch. N. pour les huit derniers.....	563	° GRATIUS FALISCUS. Traduction nouvelle par M. Jacquot.....	
° MANILIUS. Traduction par Pingré, revue.		NOTICE sur Gratius Faliscus.....	777
NOTICE sur Manilius.....		CYNÉGÉTIQUES.....	778
LES ASTRONOMIQUES.		Notes sur les Cynégétiques.....	789
Livre I.	638	° NÉMÉSIE. Traduction nouvelle.	
— II.	657	NOTICE sur Némésien.....	795
— III.	678	CYNÉGÉTIQUES.....	796
— IV.	692	Notes sur les Cynégétiques.....	802
— V.	713	° CALPURNIUS. Traduction nouvelle par M. L. Puget.....	
Notes sur les Astronomiques.....	729	NOTICE sur Calpurnius.....	805
° LUCILIUS JUNIOR. Traduction nouvelle.		ÉGLOGUES.....	807
NOTICE sur Lucilius Junior.....	739	Notes sur les Églogues.....	823